

MARCO POLO OU LA MESURE DU MONDE

Un regard neuf sur l'histoire du monde, ses échanges et ses enjeux, a été apporté en 2015 par l'ouvrage d'un grand historien, Peter Frankopan, consacré aux Routes de la soie (Fig. 1) qui furent les routes commerciales et culturelles du monde, autant que celles de la puissance et de la gloire (The Silk Roads. A New History of the World, Londres, Bloomsbury ; trad. fr. Champs Flammarion, 2019). « L'Asie centrale », concept, il est vrai ambigu, introduit en 1828 par l'orientaliste allemand Julius Klaproth, comme l'a rappelé M^{me} Svetlana Gorshenina, fut longtemps, jusqu'aux grandes découvertes de la fin du xv^e siècle, le véritable centre du monde. Avant que l'Europe occidentale ne devînt le nouvel intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, reliée à la suite de Christophe Colomb au continent américain, d'une part et, grâce à Vasco de Gama contournant l'Afrique, à l'Inde d'autre part, l'échine de l'Asie était piquetée de villes oubliées qui avaient jadis dominé l'histoire, telles que Merv, dénommée « la mère du monde » (dans l'actuel Turkménistan) ou Ray, « la mariée de la terre » (non loin du moderne Téhéran) ; les centres intellectuels d'excellence s'appelaient alors Bagdad et Balkh, Boukhara et Samarcande ; et tout un ensemble de centres urbains aux monuments spectaculaires et à l'architecture ambitieuse reliaient le Pacifique à la Méditerranée, l'est à l'ouest, lieu de naissance et carrefour des civilisations, allant de Constantinople à Damas, Ispahan, Samarcande, Kaboul et Kachgar, à la porte de l'Empire du Milieu. Mais « l'aventure occidentale de l'homme », dans les siècles modernes, pour reprendre le titre de la grande synthèse de Denis de Rougemont, serait-elle aujourd'hui en passe de n'être plus qu'une parenthèse, celle de l'emprise anglo-saxonne, à l'heure où la Chine de Xi Jinping a dévolu, en termes de grande puissance, des ressources considérables au plan défini en 2013 sous le nom « Une ceinture, une route », tissant patiemment réseaux et connexions sur l'échine de l'Asie, et recentrant le monde sur ce qui fut la tradition millénaire de ses échanges avec le monde méditerranéen et l'Europe, pour en faire la nouvelle « route de la soie » ? En termes de géopolitique,

l'ambition chinoise répond à la mainmise par l'autre grande puissance, américaine, sur les voies océaniques, à Panama, Suez et Malacca, en ouvrant par ce plan un accès direct à l'Europe, la Méditerranée et l'Afrique. Tel est l'enjeu actuel, économique et politique, de la « Route de la soie », ainsi baptisée vers la fin du XIX^e siècle par le géographe allemand, Ferdinand von Richthofen, pour désigner les routes qu'empruntaient les marchands de soie. Cette route était ouverte depuis le 1^{er} siècle avant notre ère, pour les épices, le papier ou la porcelaine ; c'était une voie d'échanges intellectuels, religieux ou techniques. Elle fut aussi, à l'époque médiévale des Croisades, du renouveau des routes caravanières, de la vitalité marchande de Venise et de l'unification des peuples de l'Asie sous l'Empire mongol (Dynastie Yuan 1264-1368), le lieu d'une autre expérience : l'odyssée d'un fils de marchands vénitiens, Marco Polo, qui dura 25 ans, de 1271 à 1295 (Fig. 2). Il y prit la mesure d'un monde tout autre, qu'il mettait en regard du nôtre, s'émerveillant non plus des monstres de l'imaginaire exotique, mais des réalités neuves du monde physique, géographique et social que son voyage lui découvrait. La merveille, c'était « le réel de l'Autre » (l'expression, reprise par Pierre-Yves Badel, dans son édition de *La Description du monde*, est de François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1980, p. 243-249).



FIG. 1 — Marco Polo et la Route de la soie, de Jean-Pierre Drège, publié dans la collection Découvertes Gallimard, Histoire, Paris 1989, p. 122-123.



FIG. 2 — Marco Polo et la Route de la soie, de Jean-Pierre Drège, publié dans la collection Découvertes Gallimard, Histoire, Paris 1989, p. 70.

« La Mesure du monde » est ici le titre que je reprends d'un livre, paru en 1993, du romaniste qui a le plus marqué, par son originalité, son ouverture d'esprit, son goût du voyage et sa créativité, les études médiévales et l'histoire culturelle au xx^e siècle, Paul Zumthor (1915-1995) :

La perception que nous avons de l'espace ne constitue pas tout à fait une donnée naturelle. Elle est fortement influencée par notre environnement culturel. À l'espace homogène que nous percevons aujourd'hui, où seules varient les distances, s'oppose l'espace hétérogène du Moyen Âge, senti comme de nature différente, selon qu'il est proche ou lointain. (4^e de couverture)

Le lointain, c'était à l'ailleurs, le tout autre, effrayant et monstrueux, relevant de la tératologie et suscitant la peur, celle de l'étranger en tant qu'étrange et inquiétant, tel un lointain qui menace d'envahir et d'abolir le proche. Mais, par une mutation de la peur au désir, il devient aussi l'inconnu désirable, l'espace de la découverte, ouvrant ainsi à toute une « géographie du désir », selon le mot du grand historien Jacques Le Goff, avide de maîtriser l'étendue, sous la double poussée au xiii^e siècle des missionnaires issus de la création

des Ordres mendiants, Franciscains et Dominicains, après 1200, et des marchands de Gênes et de Venise, dans la suite du détournement de la quatrième Croisade, en 1204, sur Constantinople. Le temps suivant fut au xv^e siècle celui des grandes découvertes du monde par les Portugais et les Espagnols, puis le temps qu'il fallut à l'Europe, après 1550, pour digérer ses proies et se préparer à l'aventure coloniale, soit à ce qui s'imposa, aux xviii^e et xix^e siècles, comme l'appropriation de la Terre entière par l'Europe. C'est dire aussi l'importance du tournant pris entre 1250 et 1350, quand l'Europe a fait la connaissance de l'Asie, première rencontre entre ces deux mondes, entre la Méditerranée et l'Extrême-Orient.

Venise était alors, derrière la façade d'un « empire latin », le véritable maître de Constantinople, établissant un monopole économique sur la mer Noire et, par-delà, sur l'aboutissement des routes est et nord, respectivement celles de la soie et celles des fourrures. L'événement, considérable, qui nous occupe, fut, en deux temps, le voyage des Polo : ce sont d'abord, Nicolo et Maffeo, les frères de Marco l'Ancien, qui, en 1253-1254, quittent Venise, où Nicolo laissait sa femme enceinte, pour Constantinople, d'où ils rejoignent en 1260 ou 1261, leur comptoir de Soudak en Crimée, dans le but de « gagner », c'est-à-dire de faire du profit. À leur retour dans leur ville, en 1269, Nicolo, dont la femme est morte, découvre son fils de quinze ans, Marco, né en 1254. Le jeune Marco fait partie du second voyage, entrepris trois ans plus tard : ils vont suivre la route de la soie, parvenir à Boukhara dans la région de la mer d'Aral et de l'Amou-Darya (dans l'actuel Ouzbekistan) et, de là, gagner Kashgar (en dessous du lac Balkhach) en pays ouïghour, plaque tournante, à l'entrée du Xinjiang, puis, bien plus loin, Chang-Tou, en Mongolie intérieure. Une date est sûre, celle de l'élection du pape Grégoire X en septembre 1271 (cf. Marco Polo, *La Description du monde*, éd. et trad. P.-Y. Badel, Livre de Poche, Coll. Lettres Gothiques, Paris, 1998, chap. XI) (Fig. 3). C'est donc en 1272 qu'ils partent de Laïas, en Petite Arménie, dans le golfe d'Alexandrette, pour arriver en Chine en 1275, où ils vont rester seize ans. Le retour se fait en 1291 et, après avoir traversé la Perse, ils atteignent Venise en 1295. On sait que Marco Polo se trouve emprisonné à Gênes en 1298, où il dicte son *Devisement du monde* à Rusticien de Pise. Or cette période coïncide avec un choc terrible qui secoue la Chrétienté : les Mongols. Surgis d'Asie centrale, menés par un formidable conquérant, Gengis Khan, devenu en 1206 le maître incontesté des steppes mongoles et bientôt à la tête du plus grand empire terrestre de l'histoire, ces envahisseurs de réputation féroce, confondus avec la peuplade des Tatars et appelés les « Tartares », d'un nom évoquant l'abîme de

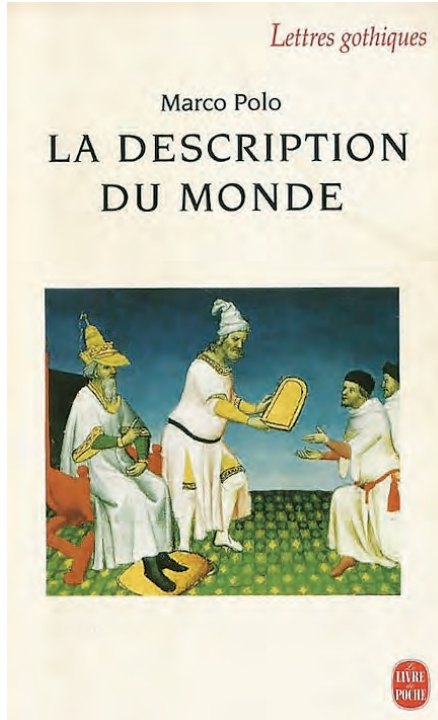


FIG. 3.

l'enfer, submergèrent toute l'Asie, de la Chine à la Syrie ; ils lançaient en 1221-1223 leurs raids en Ukraine, continuaient leur expansion après la mort de leur chef en 1227 avec son fils Ögödei, conquéraient avec la Horde d'or la Russie en 1237-1240, frappaient en 1241 le cœur de l'Europe en attaquant d'un côté la Pologne, et en se dirigeant, de l'autre, vers les plaines de Hongrie, avant que la mort d'Ögödei n'interrompît le ravage. Ainsi, la Chrétienté se retrouvait dans un face à face terrifiant avec un peuple en apparence sauvage, inconnu jusqu'alors, sorti de régions incertaines où les lettrés plaçaient approximativement les peuples bibliques de Gog et Magog qu'Alexandre le Grand, selon la légende, confina aux portes du Caucase et dont le retour annoncerait la fin du Monde. Mais les Mongols, même s'ils reparurent en Europe en envahissant la Pologne en 1259 et en saccageant Cracovie, s'étaient tournés vers l'Orient musulman, dévastant en 1258, Bagdad qui était alors la plus grande ville du monde, et assassinant le calife abbasside. C'était, pour l'Histoire à venir, une fracture politique et culturelle qui ne devait plus se refermer entre l'Islam irano-mongol et l'Islam arabe. Du coup, l'intérêt succéda à la peur en

Europe, et l'idée prit corps d'établir des contacts entre la Papauté romaine et le Grand Khan mongol pour prendre à revers les Sarrasins. Plus tard, poursuivant à l'est la reddition totale de la Chine du Sud, dont la conquête s'achève en 1279, la dynastie mongole régnante adopta à la fin du XIII^e siècle le titre impérial de Yuan et fonda une ville neuve, Pékin, qui devint la capitale. L'univers mongol était alors si vaste qu'il s'étendait du Pacifique à la mer Noire, depuis les steppes jusqu'au nord de l'Inde et au golfe Persique.

C'est dans ce cadre historique et dans un tel contexte que s'est accomplie une aventure hors normes qui allait changer nos regards sur le monde. Il est notable que l'un des cinq livres qu'emportait Christophe Colomb dans sa bibliothèque, dûment annoté de sa main, était un exemplaire de l'édition latine imprimée à Anvers en 1485, du récit de Marco Polo. Quand il cherchait par l'ouest la route des Indes et qu'il découvrait l'Amérique, ce sont les descriptions du « Catay » (la Chine) et de « Cipango » (le Japon) qu'il avait en tête, si bien qu'arrivé à Cuba, il pensait avoir atteint « Cipango ». Mais la nouveauté qu'apportait la relation de Marco Polo touchait à la perception de l'espace dont elle témoignait : le décompte précis des distances géographiques en journées de voyage, la découverte des coutumes existant réellement ailleurs, comme le profit escompté et dûment réalisé, remplaçaient l'imagination fantastique du pays de l'Autre et les fantasmes des Monstres et Merveilles. Place désormais à la géographie et au temps de la découverte, loin des peurs irrationnelles. Le regard en était changé. Revenir sur cette période permet une utile comparaison avec le retournement qui s'est opéré à l'époque actuelle, dans l'appréhension d'une double menace. L'élan conquérant de l'Europe qui s'appropriait le monde depuis l'ère des grandes découvertes et avait imposé sa domination coloniale, puis impérialiste, s'est désormais heurté à la montée en puissance d'une Chine, en passe de devenir la prochaine première puissance mondiale. C'est déjà un renversement de perspective. D'autre part, l'espace que rendait homogène la mondialisation occidentale semble être de nouveau vécu comme hétérogène, en raison de la peur que suscitent les vagues migratoires de masse, perçues comme imminentes ou inéluctables, venant d'Afrique et du Proche-Orient, et de l'angoisse fantasmée d'une perte d'identité nationale, à l'idée du « grand remplacement » que fait naître dans nos sociétés le contrecoup du phénomène colonial dont la répercussion a conduit à regrouper, à l'intérieur de nos frontières, dans les banlieues des métropoles, des familles toujours plus nombreuses d'immigrés, au risque du communautarisme et d'une crise sociale aggravée. L'Autre, l'extérieur, s'est inscrit au plus intime, provoquant le malaise ou le rejet. L'Islam,

véritable boomerang de l'aventure coloniale du XIX^e siècle et de l'impérialisme occidental du XX^e, la Chine, avènement d'un empire nouveau sur un fond millénaire, exerçant une parfaite maîtrise des technologies les plus avancées ainsi qu'une emprise totale sur la masse impressionnante de sa population, recelant les richesses minières des « terres rares », composantes indispensables de la quatrième révolution industrielle, tout en se développant comme l'atelier de production du monde entier, ces deux entités en un mot cristallisent les nouvelles peurs occidentales. Rouvrir et réaménager « la Route de la soie » est devenu l'enjeu majeur d'une nouvelle gouvernance mondiale. En ce sens, notre monde du XXI^e siècle s'offre en miroir de celui du XIII^e siècle, comme son reflet inversé. C'est à ce titre que nous pouvons tirer profit de l'aventure et du récit de Marco Polo.

Il convient pour cela de bien comprendre quel renversement de perspective introduit le Vénitien dans la façon dont on appréhendait le monde à son époque. L'imaginaire médiéval, dont témoignent la vogue littéraire des romans arthuriens aux XII^e-XIII^e siècles, ce qu'on appelait « la matière de Bretagne », mais aussi bien la production ininterrompue des « romans d'Alexandre », le conquérant parti à la rencontre des bornes d'Hercule ou de Dionysos aux confins de l'Inde, se nourrissait d'un rapport privilégié à ce qu'on appelait « les merveilles », au double sens de prodiges qui émerveillent ou bien qui terrifient, la beauté fascinante surgissant parfois de l'horreur repoussante, éblouissement ou terreur étant par exemple liés dans les contes à la figure de la Vouivre ou de la vieille, hideuse, rencontrée en chemin et soudain métamorphosée en la plus irrésistible des fées de l'Autre Monde (« The white Stag and the transformed Hag »). La « merveille » en effet relève de cet Autre Monde que séparait du nôtre, dans la tradition celtique, une simple barrière humide ou la profondeur d'une forêt, résidence mystérieuse de « la fée amante », si accueillante au héros. Elle appartient de façon générale à ce qui se situe au bord de notre monde, comme un lointain qui peut être tout proche ou à distance inabordable, comme aux confins du monde, cet inconnu où voulait pénétrer Alexandre, désireux d'atteindre la mer océane censée entourer le monde. À cet horizon étaient attachées, et pour longtemps, les fameuses Indes. Le récit de Marco Polo fait plusieurs fois explicitement référence à l'histoire en partie fabuleuse d'Alexandre le Grand (voir les chapitres XXII, en Géorgie, XXXIX, vers le nord de la Perse, et XLIV, dans l'est, nord-est de celle-ci, éd. P.-Y. Badel, p. 80, 116 et 122). À ces endroits des périples d'Alexandre et de Marco Polo, quelque part dans le Caucase (à Derbent, sur la mer Caspienne, où on attribuait à Alexandre la construction d'une « Porte de Fer ») se mélangent les annonces prophétiques et

apocalyptiques des peuples de Gog et de Magog qui en resurgiront à la fin du monde (cf. p. 81), les localisations du Paradis terrestre et les fantasmagories alchimiques des Arbres du Soleil et de la Lune, ou encore les légendes du mythique Prêtre Jean qui prendrait à revers les musulmans (voir chap. LXXIII, p. 176-180, en Mongolie intérieure cette fois, au pays de « Tenduc », de religion nestorienne, au nord-est du Fleuve Jaune, où la tradition arabe situe les noms de Gog et Magog identifiés à « Ung et Mugul », instruments du Prêtre Jean !). Il s'y ajoute encore les monstres qui peuplaient les récits venus de l'Antiquité : bestiaires fabuleux, anthropologie fantastique des Sciopodes, des Cynocéphales, etc. À ce « tout autre », à la fois monstrueux et merveilleux, s'associèrent très vite les représentations du diable, « l'Ennemi » par excellence du genre humain. Ainsi, dans la vieille Chanson de Roland, les plus formidables des Sarrasins avaient la figure du diable et se dénommaient « Abîme ». À cet égard, il est remarquable que la dernière partie du livre de Marco Polo, justement consacrée à l'Inde par où se fait le retour, replonge dans cette tradition fantasmagorique. De ce point de vue, cette partie, hantée par les récits du passé, est bien moins intéressante et originale que celle dévolue à la Chine, que le Vénitien a traversée, où il a voyagé en mission et où il a vécu. Cette ambiguïté se reflète dans les différents titres donnés à son ouvrage : Livre des Merveilles, ou bien Livre du Devisement du Monde (Fig. 4). Les merveilles s'apparentent au fabuleux (« les grandes merveilles qui sont en la terre d'Inde ») et le verbe « deviser » dit que c'est une affaire de description. Certes, on peut aussi faire la description des merveilles ! Se mêlent en effet, d'un côté, la tradition romanesque de la littérature d'imagination et son rapport nostalgique et ambivalent à l'Autre Monde, paradisiaque ou féerique (on a parlé à ce propos de « géographie nostalgique ») et, de l'autre, la tradition des récits de voyage et des encyclopédies, qui touchent aux limites du monde connu et à des confins vite perçus comme une « fin » du monde, prête à basculer dans l'abîme, comme ce qui n'est plus la mesure de l'homme, mais une démesure menaçante.

Marco Polo, le marchand, a cependant une tout autre approche. Il n'entre pas dans l'Autre Monde, mais simplement dans un monde autre, où vivent également des êtres humains, mais avec d'autres mœurs et coutumes, d'autres langues et d'autres religions, et que ne séparent de nous que des frontières naturelles et des distances mesurables, comptées en journées de voyage, un monde où, au demeurant, il ne s'en laisse pas conter : ainsi, il démystifie « la licorne » qu'on disait ne pouvoir être capturée qu'entre les genoux d'une jeune fille vierge, au demeurant une bête très laide, un rhinocéros (chap. CLXV, p. 396-398) ! ou « la salamandre », qui n'est pas non

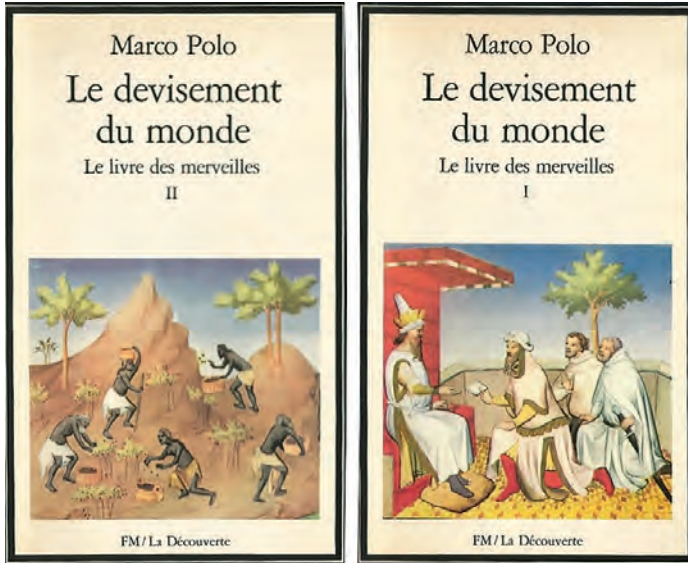


FIG. 4.

plus une bête fabuleuse vivant dans le feu, mais de l'amiante, un minéral (chap. LIX, p. 148), voire encore le « griffon », qui n'est pas moitié lion moitié oiseau, mais plutôt un grand aigle (chap. CLXXXV, p. 452). Ce ne sont pas, au sens romanesque, des « merveilles » mais des « diversités », certes étonnantes, des curiosités, dont, à l'instar du Grand Khan, on souhaite s'informer. C'est pourquoi dans *La Description du monde*, la merveille n'est pas l'Autre du réel mais, selon l'éclairante formule de F. Hartog, « le réel de l'autre ». Dès le chapitre XXXIII, à partir de la cité de Yazd dans le Kuhistan en Perse, les choses sont claires. Le récit indique la distance qui sépare deux lieux par où l'on passe :

Et quand l'on part de cette cité pour aller de l'avant, on chevauche sept journées toutes plates où on ne trouve d'habitations pour se loger qu'en trois endroits. (p. 103)

Sans doute s'agit-il aussi d'un monde idéalisé où s'accumulent des richesses à faire rêver : épices, soieries, pierres précieuses, mais celui qui en rêve est bien le marchand qui espère tirer profit de son commerce ! Un monde également où le gouvernement des hommes par le Grand Khan mongol, Khoubilaï, est admirable de justice, d'organisation et de rationalité, où tout est ordonné et mesuré, mais qui n'en est pas moins un monde réel. Prenons un exemple à titre de comparaison : le voyageur relève les étranges coutumes de

l'hospitalité chez certains peuples qui accueillent l'étranger en lui offrant leur propre femme et en se retirant même de la maison pour lui laisser le champ libre pendant son séjour. Quelle différence cependant avec les mises en scène fantastiques des légendes de la « fée amante », caractéristiques de l'imaginaire breton dans les récits arthuriens ! Il ne s'agit ici que de la notation, en passant, d'une coutume bien étrange aux yeux d'un chrétien. D'ailleurs, quand il aborde les régions montagneuses du Sichuan, il mentionne la présence d'astrologues et d'enchanteurs qui font par leurs tours diaboliques les plus grandes merveilles qu'il soit donné de voir et d'entendre, mais il ajoute :

Et pour cela, je ne vous en parlerai pas en notre livre, car les gens s'en émerveilleraient grandement et ce ne serait pas bien agir (« ce ne serait pas bonne œuvre »). (chap. CXV, p. 278)

Ce n'est pas là son propos ni son objectif. Dans ce monde autre, si étranger au nôtre, ce qui lui importe, ce sont les activités humaines, celles du commerce, de l'artisanat et de l'agriculture, mais aussi les fastes sans pareil de la Cour et du palais. Comme pour les paysages, ce sont ici les dimensions qui seules ont changé. C'est encore un monde où, à côté des « idolâtres », ainsi qu'il appelle les bouddhistes, voisinent à la Cour du Khan les musulmans et les chrétiens d'obédience nestorienne, depuis longtemps en place. C'est enfin un Souverain qui offre, comme en miroir ou comme une mise en abîme, ce qui caractérise le récit même de Marco Polo :

Il arriva que Marco, le fils de messire Nicolo, apprit si bien les coutumes des Tartares, leur langue, leur écriture, leur façon de tirer à l'arc que c'était une merveille. Soyez sûrs et certains qu'il connut en peu de temps plusieurs langues et quatre de leurs écritures. Il était savant et avisé à tous égards. Aussi le seigneur lui voulait-il beaucoup de bien. Et, quand le seigneur vit qu'il était savant et de comportement sage, il l'envoya comme son messenger dans une terre qui était bien à six mois de route. Le jeune garçon mena à bien sa mission avec sagesse. Il avait vu et su plusieurs fois que le seigneur envoyait ses messagers dans divers pays du monde ; que, quand ils en revenaient, ils ne savaient lui dire que ce pour quoi ils étaient partis, qu'aussi il les tenait pour bêtes et sots et leur disait : « J'aimerais apprendre du neuf et les curiosités des diverses contrées (oïr les nouvelles choses et les manieres des diverses contrees) plutôt que ce pour quoi tu es parti ! » car il désirait beaucoup entendre ce qui sort de l'ordinaire. Aussi, à l'aller comme au retour, Marco prit grand soin de recueillir les informations les plus diverses sur les contrées traversées afin de pouvoir les rapporter au Grand Khan à son retour. (chap. XV, p. 66-68)

A-t-il fait autre chose dans son livre que ce qu'il avait accoutumé de faire auprès du Grand Khan, à son service dix-sept années durant (jusqu'en 1291), soit de raconter « tout ce qu'il avait vu et su de nouveau et d'extraordinaire » (toutes les novités et toutes les étranges choses) ? C'est à ce relevé en cours de voyage de tout ce qui lui apparaissait comme « notable », c'est-à-dire comme des choses « nouvelles » (nova), et non pas connues, « notoires » (nota), qu'il faut maintenant nous attacher comme à ce qui fait l'originalité de son récit. Devant l'inconnu, ce qui suscite son intérêt, c'est le nouveau, c'est-à-dire ce qui est différent de nous. Pareille découverte contraint aussi à un retour sur soi, comme une invitation à reconnaître la diversité humaine, la relativité de nos croyances et de nos coutumes et à s'ouvrir à la tolérance et à l'acceptation de l'Autre, en tant que différent.

Rappelons brièvement, suivant le prologue du livre, le concours de circonstances qui a conduit le jeune Marco Polo jusqu'au grand Khan et à la position qu'il a occupée à sa Cour. Lors de leur premier voyage, les deux frères vénitiens, Nicolo et Maffeo Polo, s'étaient rendus à Constantinople « avec leur marchandise », c'est-à-dire pour commercer. Ils y tenaient une maison de commerce. De là, ils avaient rejoint, sur la mer Noire, leur succursale de Soudak en Crimée, après l'achat d'un bon nombre de joyaux. Soudak était, en effet, le point d'aboutissement de « la route des fourrures », en provenance de Russie, où s'étaient imposés les Mongols de la Horde d'or, issus de la branche aînée de Gengis Khan. Mais les guerres entre les Mongols de l'ouest, islamisés, et ceux de l'est, bouddhistes, leur coupent la route du retour. Ils se dirigent alors vers l'est, sur l'autre grand itinéraire commercial, celui de la route de la soie, pour rejoindre Boukhara. Ils pénètrent ainsi dans un autre domaine mongol, qui dépend de Khoubilaï Khan, un petit-fils de Gengis Khan, souverain de la Chine et chef suprême des Mongols. Celui-ci les envoie chercher, en 1266, pour voir enfin des « Latins », et il leur confie une ambassade pour le Pape. Rentrés trois ans plus tard, en 1269, ils repartent en 1271 en emmenant cette fois avec eux Marco, le fils de Nicolo. Ils vont mettre trois ans et demi pour aller de Laïas, au sud de la Turquie, jusqu'à Chang-Tou en Mongolie intérieure, résidence d'été de Khoubilaï, remarquable par ses palais, l'un de marbre, aux chambres peintes en or de figures animales et végétales, l'autre tout entier de bambous, que décrit avec attention notre auteur :

Sur le toit, les bambous sont si bien couverts d'un vernis si épais qu'une goutte d'eau ne peut les faire pourrir. Ces bambous ont bien trois paumes de grosseur et de dix à quinze pas de long ; on les coupe

d'un nœud à l'autre par le milieu et le palais est fait avec ces tuiles. [...] Le palais est conçu de telle sorte qu'il se démonte et remonte très vite, on le met tout en morceaux et on le porte très facilement où le seigneur l'ordonne. Quand il est dressé, plus de deux cents cordes le maintiennent. Le seigneur séjourne là dans cette prairie, tantôt au palais de marbre, tantôt au palais de bambou, trois mois dans l'année, en juin, juillet et août, et il y séjourne ces trois mois parce qu'il n'y fait pas chaud, mais très frais. (chap. LXXIV, p. 183)

Là, le Khan s'intéresse vite au jeune homme et le prend à son service comme son messenger. Seize ans se seront écoulés avant qu'ils ne quittent la Cour, au début de l'année 1291. À cette date, remarquons-le, Béatrice venait de mourir à Florence (juin 1290) et Dante écrivait sa *Vita Nova* en 1292 ; la chute de Saint-Jean d'Acre, le 28 mai 1291, mettait fin au Royaume latin de Jérusalem et, au début d'août 1291, était signé le Pacte des Confédérés, acte fondateur de la Confédération suisse.

Avant d'entrer en Chine, Marco Polo avait traversé l'Irak et l'Iran, c'est-à-dire la Grande Perse, dont l'empire, jusqu'en 1231, couvrait encore une grande partie des États musulmans de l'ancienne U.R.S.S. Ce qu'il y remarquait, c'était la coexistence des peuples et des religions. À Mossoul, les Arabes qui vénèrent Mahomet vivent à côté des chrétiens nestoriens et jacobites (chap. XXIII). La Chrétienté avait été secouée par les schismes liés aux querelles trinitaires, puis christologiques : le Concile d'Éphèse avait condamné en 431 l'archevêque de Constantinople, Nestorius, qui professait l'union de deux personnes en Jésus-Christ. Les chrétiens d'Orient, très nombreux, s'organisèrent alors en une Église, indépendante de Rome, avec ses évêques, abbés et prélats que le patriarche envoyait partout, en Inde, à Bagdad, en Asie centrale et en Chine, « comme fait le pape de Rome en pays latin ». De nos jours, l'Église chaldéenne est à nouveau rattachée à Rome et se distingue de l'Église assyrienne qui regroupe ceux qui ne le sont pas. Les Églises orientales, comme les coptes et les jacobites de Syrie et de Perse du nord, ayant rejeté le Concile de Chalcédoine en 451, furent taxées de monophysisme, à cause de leur refus d'admettre que Jésus est à la fois vrai Dieu et vrai homme (soit une seule personne en deux natures). Il est remarquable que notre Vénitien accepte d'emblée, en dehors de toute polémique théologique, cette diversité des chrétiens, à côté de Rome. Quand il arrive à Tabriz (Azerbaïdjan actuel), dont les gens vivent de commerce et d'artisanat (production des draps de soie dorés) et où les marchands latins, notamment génois, tirent de grands profits du commerce des pierres précieuses, il insiste sur cet extraordinaire

mélange de populations : « Il y a là des Arméniens, nestoriens, jacobites, Géorgiens, Persans et d'autres qui adorent Mahomet » (chap. XXIX). Parvenu à Tenduc, en Mongolie intérieure, il note, à côté des bouddhistes (appelés « idolâtres ») et des musulmans (« sarrasins »), une sorte de gens, parmi les chrétiens, qu'on appelle « gasmoul » d'un mot d'origine grecque ou « argon » en turc, qui signifie métis et désigne un enfant dont l'un des parents était grec, l'autre, latin ; en tout cas, de bons marchands avisés, plus beaux et plus savants que les autres, et exerçant de ce fait le pouvoir (chap. LXXIII, p. 177). Ce monde cosmopolite de marchands est encore celui qu'il décrit à Ormuz sur le Golfe persique :

Quand on a chevauché ces deux journées, on découvre l'océan. Sur la rive, il y a une cité appelée Ormuz, qui est un port, et je vous dis que les marchands y arrivent de l'Inde avec leurs navires chargés d'épices, de pierres, de perles, de draps de soie et d'or, de dents d'éléphant et de bien d'autres marchandises, et ils les vendent. Il y a là des marchands qui les portent ensuite par le monde entier en les revendant à d'autres marchands. (chap. XXXVI, p. 109)

Il prête ainsi la plus vive attention à la réalité économique des échanges marchands et de la production propre aux régions traversées, artisanat, agriculture, élevage, particulièrement quand il parcourt la Chine : la production du sel, de la soie, de la porcelaine, du musc, des épices, poivre et gingembre, des pierres précieuses (turquoises), des perles, de l'or et de l'argent, sans négliger la récolte des céréales, ni oublier les bambous pour la construction, ni que la Chine est le pays des meilleurs chevaux. En outre, deux particularités remarquables sont propres à la Chine : d'abord, l'extraction du charbon dont il fait la découverte, toujours avec ce souci du concret dans les descriptions :

C'est un fait que, dans toute la Chine, il y a une sorte de pierres noires qui sont extraites des montagnes comme du minerai et qui brûlent comme des bûches de bois. Elles entretiennent le feu mieux que des bûches. Si vous les mettez au feu pour la nuit, vous retrouverez le feu au matin. Elles sont d'une telle qualité que l'on ne brûle rien d'autre dans tout le pays. Il est vrai qu'ils ont beaucoup de bûches, mais ils ne les brûlent pas parce que les pierres ont plus de qualités et coûtent moins cher que les bûches. (chap. CII, p. 253)

Plus extraordinaire encore, et non sans une pointe d'ironie, l'usage du papier monnaie et les considérations sur la banque de l'empereur :

C'est un fait que, dans cette cité de Pékin, se trouve la banque du Grand Seigneur et elle est organisée de telle façon qu'on peut bien dire que le Grand Seigneur est passé maître en alchimie. Il fait prendre des écorces d'un arbre, le mûrier, dont les vers à soie mangent les feuilles : il y a tant de ces arbres que toutes les contrées en sont remplies et pleines. On prend une écorce toute fine, qui est entre le bois de l'arbre et l'écorce extérieure épaisse, et qui est blanche. Et cette écorce, fine comme du papier, on la fait noircir. Quand ces billets sont faits, on les découpe comme suit : le plus petit vaut un demi-tournois, un peu plus grand, un tournois [...]. On va ainsi jusqu'à dix besants d'or. Tous ces billets portent le sceau du seigneur. Il en fait faire chaque année une grande quantité — cela ne lui coûte rien — de quoi payer tous les trésors du monde. Et, quand ces billets ont été faits, il s'en sert pour tous ses paiements, il fait interdire par toutes ses provinces, ses cités, que nul, s'il tient à la vie, ne les refuse, car il serait sans tarder mis à mort. Je vous assure que chacun les accepte volontiers parce que, partout où on va, c'est la terre du Grand Khan, qu'on les y accepte et qu'on s'en sert pour payer les marchandises qu'on achète et qu'on vend, comme s'ils étaient d'or fin. J'ajoute qu'ils sont si légers que ce qui vaut dix besants d'or n'en pèse pas un. Sachez aussi que tous les marchands qui viennent de l'Inde ou d'un autre pays et apportent de l'or, de l'argent, des perles, des pierres précieuses, ne doivent vendre ces denrées à personne d'autre que le seigneur. Il a choisi douze hommes pleins d'expérience pour les évaluer. Il fait payer ces richesses très généreusement avec ces billets et les vendeurs les acceptent parce qu'ils n'obtiendraient autant de personne, qu'ils sont payés comptant et qu'ils peuvent acheter avec, ici et partout, tout ce dont ils ont besoin. Et cette monnaie est plus légère à porter en voyage qu'aucune autre. Le seigneur achète chaque année un trésor tel qu'on ne saurait l'estimer et il le paie avec ce qui ne lui coûte rien. (chap. XCVI, p. 241-243)

Les religions, leur coexistence, leur diversité et, en un sens, leur équivalence, font aussi l'objet d'intéressantes notations dans le récit. Ainsi, remarque-t-il, les Tartares se rangent aux usages dominants dans les pays conquis, abandonnant leurs propres us et coutumes : ils sont « idolâtres », c'est-à-dire bouddhistes, en Chine, et « comme les Sarrasins », c'est-à-dire musulmans, en Perse (ce sont les « Tartares du Levant », après la conversion à l'Islam des Mongols du Turkestan et de l'Iran), ou encore dans le Kiptchak, territoire s'étendant de l'Ukraine au fleuve Oural, où les « Tartares du Couchant », la fameuse Horde d'Or, ont vassalisé les Russes (cf. chap. LXIX, p. 169). Il se permet certaines comparaisons entre eux et nous, comme à propos de leurs fêtes :

Sachez que chaque idole a son nom et son jour de fête chaque année, tout comme chez nous nos saints (chap. LXXIV, p. 187),

ajoutant même dans ce chapitre qu'à côté des bouddhistes lamaïstes qui avaient la faveur des Khans, on dénombrerait aussi les taoïstes, tombés en disgrâce après 1255, qui menaient une vie d'extrême abstinence et qui étaient pour ainsi dire, par rapport aux autres, comme des « patarins », terme utilisé dans la Chrétienté pour désigner les cathares et les hérétiques ! Il note, dans le même ordre d'idées, quand il est à Guazhou dans le Jiangsu, que le monastère bouddhiste situé sur une île rocheuse est à la tête d'une très grande quantité d'autres monastères bouddhistes. « C'est, dit-il, comme un archevêché » (chap. CXLVII, p. 347).

Il est même des fêtes, comme pour l'anniversaire du Grand Khan, où les confessions se rassemblent et se ressemblent :

Ce jour-là, tous les idolâtres et tous les sarrasins (entendons : les bouddhistes et les musulmans), tous les chrétiens et toutes les autres confessions font des oraisons, des grandes assemblées, de grandes prières que chacun adresse à ses dieux, avec de grands chants, de grandes illuminations et beaucoup d'encens, afin qu'ils gardent sain et sauf leur seigneur et lui donnent longue vie, joie et santé. (chap. LXXXVII, p. 219)

Ainsi, les différences s'estompent, ou du moins se relativisent, quand les pratiques religieuses convergent aux yeux d'un observateur qui prend figure d'anthropologue. Mais surtout, le regard de notre voyageur traduit son respect pour les mœurs qu'il découvre. C'était le cas de ces ascètes appelés « sensin », à savoir les taoïstes, dont il décrit la vie de rigoureuse abstinence, jeûnant, ne mangeant que du son dans de l'eau chaude, dormant sur des nattes, habillés seulement de noir et de blanc, ne prenant jamais femme, menant « si âpre vie que c'est merveille » (p. 187). Le plus bel exemple de cette ouverture d'esprit de notre Vénitien est donné lors de son retour, en passant par Ceylan (chap. CLXVIII, p. 406-413) : dans cette île se trouve une très haute montagne où les musulmans situent la tombe d'Adam, notre premier père, mais dont les « idolâtres » disent que ce fut celle du premier des leurs, Bouddha Sakyamouni : « Ils disent que ce fut l'homme le meilleur du monde et qu'il fut, selon leur mode à eux, un saint ». Et Marco Polo de nous raconter la vie de Siddhartha, ce fils d'un riche roi, parti à la recherche de l'immortalité dans les montagnes les plus reculées, pour y mener une vie très rude dans la plus grande abstinence,

comme s'il avait été chrétien, car s'il l'avait été, il aurait été un grand saint, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, à cause de la vie vertueuse et pure qu'il mena. (p. 409)

Il reproduit même le récit de ses réincarnations :

La première fois qu'il mourut, il mourut homme, puis il ressuscita, devint bœuf et mourut bœuf, et il ressuscita et devint cheval : c'est ainsi qu'ils disent qu'il mourut quatre-vingt-quatre fois, chaque fois, il devenait une espèce animale, la dernière fois, il mourut et devint dieu, selon ce qu'ils disent, et ils le tiennent pour le plus grand dieu qu'ils aient. (p. 411)

Il fait preuve de la même tolérance à l'égard des « sarrasins » qui, de très loin, se rendent en pèlerinage en ce lieu, sur la trace bénie du « Pas d'Adam ». Telles sont en effet « les Routes de la foi ». Les bouddhistes y viennent aussi en pèlerinage, pleins de dévotion pour leur saint ; et notre auteur ajoute : « comme les chrétiens à Saint-Jacques-de-Compostelle ». La comparaison ici encore a tout son prix : elle traduit cette reconnaissance et cette acceptation de la diversité humaine, telle qu'elle se découvre au voyageur, sans absolu, avec un sens remarquable de la relativité. C'est la réalité du phénomène humain, constitué de ces différences dans des ordres d'idées et de comportements comparables.

Marco Polo n'en est pas moins sensible à des différences radicales dont témoignent certaines coutumes et des modes de vie qui ont trait à la sexualité et à la mort. C'est ainsi le cas des rituels funéraires. La crémation des corps est soulignée de façon récurrente. À Pékin, les morts ne sont pas ensevelis dans la ville, mais portés loin, en dehors de la ville et de ses faubourgs, pour y être brûlés, si on est idolâtre, ou y être enterrés selon les autres religions : « Le territoire de la ville s'en trouve mieux et reste plus salubre » (chap. XCV, p. 237-239). Plus tard, parvenu dans la Chine méridionale, il décrit par le menu les cérémonies funèbres :

Quand quelqu'un meurt, parents et alliés mènent un très grand deuil, s'habillent de chanvre, suivent tous le corps avec de grands instruments et chantent des prières à leurs idoles. Arrivés là où le corps doit être brûlé, ils ont fait faire en papier et dessiner des chameaux, chevaux, esclaves mâles et femelles et ils les mettent tous dans le feu avec le corps, de sorte que tout brûle avec le corps. Ils disent que le mort aura tout cela à sa disposition dans l'autre monde, que les instruments qu'ils font retentir et les chants à leurs idoles viendront à sa rencontre dans l'autre monde, et que l'idole même y viendra avec les instruments pour lui faire honneur. (chap. CLI, p. 359)

Les particularités des mœurs sexuelles sont, d'autre part, évoquées à plusieurs reprises, comme cette coutume du mariage, dans les régions montagneuses du Sichuan, qui veut qu'un homme ne prenne jamais comme femme une jeune fille vierge, car, y dit-on, une fille ne vaut rien si elle n'a eu l'expérience préalable d'avoir connu des hommes. Si bien qu'au passage de voyageurs, les vieilles femmes leur offrent leurs filles pour qu'ils prennent leur plaisir avant de les leur rendre. Ainsi, ils les trouvent à discrétion en cours de voyage et elles ne manqueront pas de montrer pour leur mariage les petits cadeaux qui prouvent qu'elles ont eu plusieurs hommes et qu'elles en valent d'autant plus (cf. chap. CXV, p. 275-277). Nous avons déjà mentionné dans la même région ces lois de l'hospitalité qui laissent le champ libre au visiteur tandis que l'hôte se retire de la maison aussi longtemps que le chapeau de l'étranger reste suspendu à la porte ou à la fenêtre (cf. chap. CXVI, p. 281). Dans le Yunnan, nul ne s'inquiète « si l'un touche à la femme de l'autre, dès lors que la dame est consentante » (CXVII, p. 285). Il existe même une coutume de la couvade où l'homme doit aussi prendre sa part des tourments endurés : après que sa femme a accouché et s'est levée, « il entre alors dans le lit, garde l'enfant avec lui et reste ainsi couché quarante jours » (CXIX, p. 291).

Il est encore de bien plus étranges coutumes aux yeux des Latins, comme ces gens tatoués à l'aiguille, de façon indélébile, de lions, dragons, oiseaux, etc., dans le Haut Tonkin (CXXVI, p. 309) ou « qui mangent toute viande crue comme nous la mangeons cuite », remarque-t-il, comme le ferait un ethnologue (CXVII, p. 285). Mais voici un cas extrême : le cannibalisme n'est pas un tabou dans le royaume du Fujian :

Je vous assure qu'ils mangent de la chair d'un homme avec plaisir dès lors qu'il n'est pas mort de mort naturelle : ceux qui sont tués, on les recherche et on les mange avec plaisir, car on les tient pour une bonne viande. [...] Au milieu du visage, ils se font peindre en bleu comme le fer d'une lance [...] Ils portent tous la lance et sont les gens les plus cruels du monde, car ceux qui mangent les hommes, je vous le dis, continuent de tuer les gens et boivent leur sang, puis mangent leur chair. (chap. CLIV, p. 367-369)

Quand il s'agit toutefois des us et coutumes des « vrais Mongols », c'est-à-dire des conquérants (p. 169), aucun d'entre eux pour rien au monde ne toucherait à la femme d'autrui, car ce serait à leurs yeux chose coupable et honteuse :

Les dames sont honnêtes, fidèles à leurs maris et font très bien tout leur travail. Voici comment on se marie : un homme peut prendre

cent femmes s'il a de quoi les entretenir, car le mari doit un douaire au père et à la mère de sa femme. Mais on tient la première femme pour la meilleure et la plus fidèle. (chap. LXVIII, p. 165)

Leur nourriture consiste en lait de jument, fromage et toutes sortes de viandes (chevaux, chiens, rats, marmottes), leurs habitations sont faites de perches aux toits de cordes, rondes et démontables pour être emportées avec eux, tandis qu'ils vivent en alternance entre les plaines chaudes, à pâturages, l'hiver, et les lieux froids des montagnes et des vallées, l'été, pour l'eau et les bois.

Le témoignage le plus saisissant de Marco Polo sur le monde tartare concerne enfin l'administration impériale et la gouvernance de l'empire mongol, qui forcent l'admiration (chap. XCVII-CIV, p. 243-257). Il décrit bien sûr les emblèmes du pouvoir, les plaques en or de l'autorité du Grand Khan qui font loi partout sur l'immense territoire, ainsi que les plaisirs élaborés de la chasse et la prodigieuse richesse des fastes et des cérémonies de la Cour. Mais le plus remarquable, le plus original, a trait à la gestion des trente-quatre provinces, confiée à douze ministres, et qui s'appuie sur un efficace réseau de relais de poste, plus de dix mille, pour acheminer les messages et servir d'étapes. Les postes sont équipées et établies tous les vingt-cinq ou trente milles sur les principales routes qui vont vers les provinces, mobilisant plus de deux cent mille chevaux pour un ensemble de dix mille palais bien pourvus. Entre deux relais, tous les trois milles, on trouve un petit hameau de quarante maisons abritant les hommes à pied porteurs des messages, munis de leur large ceinture pleine de clochettes qui les signalent de loin, tandis qu'ils se passent le relais, le tout en un temps record. À cela s'ajoute l'organisation d'un véritable État-Providence qui prévoit une assistance en cas de disette ou d'épidémie, grâce au stockage, en période d'abondance, des céréales, blé, orge, millet, etc., conservées jusqu'à trois ou quatre ans dans de grands édifices. Tout est ainsi redistribué selon les besoins. Interviennent encore les grandes aumônes et charités faites aux pauvres de la cité de Pékin par le Grand Khan qui tient, chaque jour de l'année à leur intention, table ouverte pour plus de trente mille personnes.

Deux longues descriptions, concernant deux villes qui brillent de tous leurs feux, se détachent du récit qu'elles viennent couronner. C'est d'abord Pékin, l'immense capitale, dont la ville nouvelle a été bâtie en 1267 par Khoubilaï (chap. XCV, p. 237-239). Là viennent les produits les plus précieux du monde et dans la plus grande quantité. Ainsi, chaque jour, y entrent cent mille charrettes de soie dont on fabrique les draps d'or. Et tout est « ordonné ». Pékin est

entouré de deux cents cités plus ou moins proches et, de chacune, arrivent les marchands pour vendre et acheter : « Elle est cité de mout grant marchandise », dit l'auteur, un immense centre de commerce. Et puis il y a la Venise de la Chine, dans toute sa splendeur, Hangzhou, « la Cité du Ciel », capitale du pays de Mangi (ou Chine du sud, distincte du Catay, nom de la Chine du nord, chap. CLI-CLII, p. 351-363), avec ses douze mille ponts de pierre, une ville toute en eau et entourée d'eau, riche de ses douze métiers, dont chacun était à la tête de douze mille boutiques de dix hommes chacune au moins, fière de toutes ses rues pavées de bonnes pierres et de ses trois mille bains, et, non loin d'elle, relié par un fleuve, le port de Ganpu sur l'Océan, que rallient quantité de navires arrivant de l'Inde. Le Grand Khan tirait chaque année de toute la province de Mangi des revenus considérables, en sel, sucre, épices, vin, charbon et soie. Que tout fût si bien organisé est le leitmotiv de la description : les noms étaient écrits sur les portes, le compte des habitants en chaque ville était ainsi bien connu du seigneur, ce qui permettait aussi de recenser tous les visiteurs de passage.

Mesure-t-on bien, au terme de ce récit, le renversement de perspective que ces marchands de Venise ont introduit dans ce qui faisait la représentation occidentale du monde, latine et grecque ?

Il existe donc « un tout autre » que notre civilisation chrétienne, et différemment de l'Islam qui est, quant à lui, perçu dans une relation duelle, comme en miroir inversé, mis en regard de la Chrétienté comme son abîme diabolique, saisi dans une perspective eschatologique de Guerre Sainte, où même l'attraction bien réelle des chevaliers chrétiens pour la séduction et la culture des belles Sarrasines leur impute des pouvoirs maléfiques de magiciennes (et cela, même si j'ai démontré, après Yves Bonnefoy, dans une précédente conférence des Rencontres Orient-Occident, que dans la Chanson de Roland, l'Autre diabolique n'était que la projection au-dehors de la menace intime qui habite tout chrétien comme son propre abîme, l'Autre étant le Même au fond de soi). C'est différent encore des terreurs apocalyptiques du retour des peuples lointains de Gog et de Magog. Il s'agit ici de tout autre chose, à savoir d'une relativisation, par la prise en compte de l'histoire, de la géographie et de la mesure des distances, de tout ce qui constituait les vérités de la foi, quelque chose un peu du même ordre que la révolution copernicienne à venir. La cité terrestre du chrétien n'est plus au centre de tout, pas plus que la Terre ne le sera au centre du Cosmos, une fois l'héliocentrisme démontré. Le Pape de Rome se découvre un égal, à l'autre bout du monde, le Grand Khan mongol. Il existe donc d'autres pôles du monde habité. Le pouvoir du Grand Khan se fondait sur

une idée simple : il est le représentant sur terre d'un dieu suprême, au-dessus de tous les dieux. C'est, à ce titre, son droit et son devoir de faire payer à tous les autres rois un tribut, et de garantir en retour la paix dans le monde.

Or, en Chine, même avant le Premier Empereur Qin (221-207 av. J.-C.), l'idée qui prévalait était celle d'un système où « toutes les terres sous le ciel sont la terre du Roi ». C'est le concept confucéen de *tianxia*, 天下 (« tout ce qui est sous le ciel », le monde). « La Chine » n'est pas, dans cette vision, au centre du monde, elle est le monde, elle est le nom de tout ce qui est sous le ciel. Elle signifie donc, selon cette vue universaliste, la cohérence du monde, ce qui le fait tenir ensemble. Tout récemment, en 2017, deux universitaires chinois, Lei Zhang et Zhengzong Hu, publiaient une étude, dans *Global Media and China* (en ligne), montrant comment la Chine a développé la vision d'une société de la Grande Unité, selon la notion de *da tong*, 大同 (la « grande concorde ou grande unité » du monde). En contraste avec une globalisation mondiale dominée et accélérée par le néolibéralisme, s'est élaborée en Chine une tout autre vision d'un ordre mondial. L'empire, qui s'était pensé comme le centre du monde avant de connaître l'humiliation coloniale de sa mise sous dépendance, n'a cessé depuis lors de proposer, en contraste avec l'impérialisme occidental de la globalisation, fauteur de conflits et de guerres, la construction d'un nouvel ordre international obéissant à une logique différente, qui unirait le monde sur la base morale de la paix, afin de créer le gouvernement d'un monde de la grande unité, tel un empire dont l'extérieur n'existe plus. Ainsi, le modèle politique intitulé « Un pays, deux systèmes », pour régler les rapports entre la Chine et Macao ou Hong Kong, dépasse le cadre institutionnel des États-nations. Se profile derrière, comme un puissant levier de propagande, l'idéal d'un monde unique, d'une unité politique au-delà des intérêts d'une nation ou d'un État, abolissant par là même l'état de guerre entre nations, et créant « une harmonie sans similitude », constitutive d'un nouvel ordre international. Cette « grande unité » de « tout ce qui est sous le ciel », ressortie des conceptions de la Chine ancienne, serait la véritable alternative à l'impérialisme dévastateur de l'autre grande puissance du XXI^e siècle.

C'est sous cet angle, issu d'une tradition immémoriale, qu'il faut considérer la présente ambition chinoise de son dirigeant Xi Jinping de faire revivre les antiques « Routes de la soie », en multipliant les investissements, en tissant des liens économiques et politiques avec quelque 120 pays, au long des Routes de la soie maritimes et terrestres. C'est prendre le contrepied du virage qui fut opéré après l'écroulement de l'empire mongol au lendemain de la Peste noire,

quand la dynastie Ming (1368-1644) avait choisi la voie du repli, la fin des explorations dans l'océan Indien de l'amiral Zheng He et de sa flotte de 300 bateaux, ce qui eut pour résultat de faire passer la Chine à côté de l'essor des échanges qui accompagna la Renaissance européenne. Soucieuse de sécuriser ses approvisionnements de pétrole, la Chine, principale importatrice de brut, s'est rapprochée à la fois de l'Iran et de l'Arabie Saoudite, occupant une place laissée libre par les États-Unis. L'ambition politique s'est manifestée d'abord en mer de Chine, une mer aux dimensions de la Méditerranée, par une volonté de contrôle renforcé ; ensuite, par la reprise en main de Hong Kong, perdu au profit de l'Angleterre lors du fameux Traité de Nankin en 1842, récupéré en 1997, en vertu justement de l'accord « Un pays, deux systèmes ». C'est encore Taïwan et c'est enfin le Cachemire, avec un renouveau des tensions avec l'Inde, réveillant le spectre du conflit de 1962. La Chine n'a pas encore finalisé l'ensemble du réseau d'infrastructures et de communications qui va supporter ses flux commerciaux à travers la Méditerranée, dont un des premiers épisodes a été la prise de parts majoritaires de la société *China Ocean Shipping Company* (Cosco) lors de la privatisation du port du Pirée. Nul doute que l'étape qui suivra sera la sécurisation militaire de ses actifs, avec un accroissement du volume de bâtiments de combat dans une mer quasi fermée, en articulant son effort depuis Djibouti où elle a implanté sa première base à l'étranger. Comme tous les espaces partagés, la mer Méditerranée fait aussi l'objet de la convoitise de souverainetés conquérantes (Russie et Turquie) qui sont au cœur de la reconfiguration stratégique s'opérant en Méditerranée orientale. Que Xi Jinping ait choisi pour une nouvelle tournée en Europe, fin mars 2019, de passer d'abord par l'Italie, le premier pays du G7 à avoir accepté d'entrer dans le circuit commercial des nouvelles routes de la soie, et par Monaco, quatre mois après sa visite en Espagne et au Portugal, est un geste significatif, d'une portée symbolique profonde au regard de l'histoire méditerranéenne, comme des angoisses sociales et économiques présentes de l'Europe.

Professeur Charles MÉLA

*Président du Centre européen de la culture
Président de l'International Menuhin Music Academy*